

## FESTIVAL « SA M'AIM » 2014

Centre Culturel Lucet-Langenier à Saint-Pierre.

La « Tribune des Tréteaux » y va de ses commentaires critiques...

Or, justement, de critique il n'est, cette fois, pas question... Nous dirons plutôt, « billet d'humeur », et de quelle belle et bonne humeur !

Pourquoi ce repli vers une prise de parole informelle ?

Tout bonnement, parce que ce que nous avons vu, et qui nous a tenu en haleine, malgré une heure tardive, ne relève pas d'une quelconque qualification possible... Lecture de texte, avec feuillet en mains ? Non, puisque les voix ont alterné, celles de comédiens que nous connaissons. Répétition en *live*, juste avant de jouer « pour de vrai » ? Non, puisqu'il n'y aura jamais de représentation et qu'il ne s'agit pas de faire aboutir une mise en place qui est encore loin de la mise en scène.

Objet théâtral non identifié ? Il y a de cela, mais ce qui serait devenu spectacle « malgré soi » est en réalité un challenge, un défi lancé à trois écrivains : produire en toute liberté mais, sur un thème donné, un texte très personnel, sans se soucier d'une quelconque harmonie ; il est au départ question d'un acte d'écriture à la fois contrainte et ouverte.

Et ce qui a été présenté sur scène, c'est un rassemblement d'artistes en une fête du mot qui soit déjà une ébauche de jeu et de mise en scène ; on peut parler de rencontre, de confrontation sans enjeu autre que de construire un monument textuel selon des architectures diverses.

Il s'agit, de fait, d'un carrefour étrange de regards sur un terme clé, « le Rêve ».

Et Nathalie Carpentier, Lou Andy-Marine et Olivier Martin nous ont entraînés dans un kaléidoscope de visions ; et nous avons été immergés dans un univers qui offre chaque fois une acception particulière de ce « rêve » érigé en consigne absolue ; et ce fut à chaque fois totalement nouveau, libérant les arcanes d'une écriture profondément personnelle ; et cela donna un enchaînement, un puzzle, un patchwork littéraire et déjà théâtral, en fonction d'intentions de mise en scène stoppée, car seul le non-fini présentait un intérêt ; mais ce fut aussi et sans que cela soit intentionnel, une mise en abîme de cohérences étonnantes.

Nathalie Carpentier nous a fait entrevoir le flou du « rêve » en laissant les mots dire un monde indéfini de « science-fiction » où la télépathie devient un service d'écoute de l'incontrôlable fatras d'images qui envahit notre mental, et où l'on se forme au contrôle des songes que l'on peut croiser et entrelacer, en créant ainsi des rencontres de rêveurs dans une imagerie intime partagée. On a ainsi rêvé la labyrinthique « chambre intérieure » de ce

que nous entrevoyons en dormant, nous sommes notre propre domaine du fantastique : on a ainsi rêvé la façon dont se forge ce dont nous rêvons.

Lou Andy-Marine nous a mis face à nos désirs de promotion, d'ambition personnelle : une recherche d'emploi décalée, devenir un « rêveur éveillé » et voici l'angoisse qui s'installe. Qui est ce « recruteur » et quels étaient ses « critères » ? Le lauréat qui a obtenu ce poste dont le cahier des charges est indéfinissable s'enferme dans un délire d'anxiété croissante. Il est entouré, puis cerné, par des concurrents déçus qui noient la fin de leur rêve d'avenir prometteur dans l'alcool ; chacun était le « bon » candidat, sauf lui, le rationnel, le cartésien... Après la fierté légitime, on s'interroge : quel est le prix à payer pour cette distinction ? Et la première rançon à acquitter est de se retrouver seul au milieu d'inconnus endormis dans leur soulographie et qui rêvent ce que lui-même est, qu'ils envient et dont, déjà, il ne veut plus.

Olivier Martin nous fait voyager dans une utopie peuplée de références littéraires et où les antihéros sont rois : Sancho Pança devient maître et construit ses fantasmes de pouvoir impossible ; le lâche Capitan vient au premier plan montrer à tous la vérité de ses rodomontades. Autour de ces personnages, les autres, encore anonymes sous une plume inconnue, y vont de leurs conseils. Ainsi l'écrivain rêve-t-il son projet d'écrire et est-il constamment envahi des « créatures » qui ont fait le succès de ses prédécesseurs. Ses maîtres en l'écriture, de Cervantès à Goldoni, en passant par les jubilatons de la *commedia dell'arte*, lui fabriquent du rêve, obsédant, impossible à évacuer. Et l'abondance de personnages, frottés à tous les possibles, élabore un univers joyeux dans une sorte de Saturnale festive.

Était-ce un spectacle ? Pas totalement. C'était un cadeau, une fête des mots et de la quête de jeu ; nous l'avons vécu comme un pur moment de générosité où l'on nous a donné à voir, comme ça, pour rien, ou plutôt si, pour le plaisir d'un partage de fin de soirée.

Et il nous revient de remercier écrivains et comédiens qui se sont prêtés à ce qui était au départ une gageure, un équilibre sans balancier au-dessus du vide, et qui s'est révélé une « forme scénique » qui reste à explorer.

Ce fut un plaisir. Et bien réel !

**Halima Grimal**